

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 52

Artikel: Benigna : histoire villageoise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

contre les fils d'Adam sur qui les soufflets tombaient comme grêle.

» *L'oratrice* (puisque *oratrice* il y a) quitte la tribune assez déconfite, car nous n'avons pas eu la galanterie de l'applaudir quand elle distribuait d'une voix assez monotone les louanges et les accusations dont nous venons de parler.

» Si jamais cette demoiselle trouve un mari, c'est qu'ils seront à la baisse et qu'il y aura encombrement sur le marché.

» Une barbe blonde lui succède : c'est un monsieur qui bredouille en parlant et en lisant.

» Ses opinions sont plus exagérées encore ; s'il n'attaque pas ouvertement le mariage, il attaque la famille, puisqu'il veut qu'on se débarrasse le plus tôt possible des enfants en les envoyant aux crèches. Il demande aussi la liberté complète dans le mariage, c'est-à-dire l'affranchissement de tout devoir.

» Comme la chose est aussi mal lue que mal pensée, on n'applaudit pas davantage.

» Mme Goëg prend sa place.

» Sa tenue est convenable, elle parle facilement, le timbre de sa voix prévient en sa faveur. Mais son discours plus enveloppé de formes n'en est pas moins une attaque aux liens les plus sacrés, puisque la liberté complète de la femme est incompatible avec les nombreux devoirs que la famille inspire.

L'oratrice ne ménage pas les coups d'encensoir à son sexe, et cela, du plus beau calme du monde, sans rougir en administrant (comme *Challande* à Noël) les douceurs à ses élues, et les verges à nous tous, malheureux repoussés.

» Mme Goëg montre les progrès que fait chaque jour *l'émancipation de la femme* en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Russie même ; elle s'étonne qu'en Suisse, on n'ait pas plus d'enthousiasme pour cette belle œuvre et souhaite que sa chère patrie, que Genève se place à l'avant-garde du mouvement.

» Un auditoire clair-semé et plus que froid lui répond tacitement que si les dames genevoises n'embrassent pas la cause qu'elle défend, c'est qu'elles sont contentes de la somme de liberté dont elles jouissent ; qu'elles n'ont point à se plaindre du despotisme tyrannique de leurs maris, ni de l'injustice de la société à leur égard ; qu'elles ne se croient ni méprisées, ni tenues dans un état d'infériorité quand elles sont honnêtes et intelligentes ; qu'elles ignorent la honte du servage, parce qu'elles agissent, non en esclaves, mais en compagnes fidèles, en mères dévouées quand elles cherchent et trouvent le bonheur dans l'abnégation du *moi* au profit du *nous* qui représente à la fois la famille et la société.

» A certains passages, pourtant (celui où Mme Goëg blâme le luxe, par exemple) de timides bravos et quelques essais d'applaudissements sont tentés ; mais la majorité barbuë ne donne pas l'élan.

» Quand aux quinze ou vingt dames, ce ne sont pas toutes des adhérentes ; nous en avons vu qui comprimaient des sourires malins dont *l'oratrice* n'aurait pas été flattée.

» Somme toute, dans ce qui a été dit, la question de l'instruction, du travail et du salaire des femmes est seule digne d'intérêt. C'est à cela que les sociétés allemandes se sont sagement arrêtées ; c'est cela sans doute que nous étudierions à Genève. Mais que personne n'attende l'adhésion de nos concitoyennes à ces extravagances qu'on nomme *la revendication des droits politiques et la liberté complète dans le mariage.* »

Y.

L'impartialité seule nous fait un devoir de publier la lettre suivante, en réponse à notre article sur le magnétisme. Il est juste de mettre le pour et le contre sous les yeux de nos lecteurs.

Quant à nous, personnellement, nous ne serons convaincu que lorsque M. Lafontaine aura accepté le pari proposé par M. le docteur Rouge, pari sur lequel le magnétiseur a passé comme chat sur braise.

A Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*.

Monsieur.

Vous avez rendu compte de l'apparition du magnétisme à Lausanne, avec la convenance de langage et forme spirituelle que l'on ne rencontre pas toujours et qui sont des armes dangereuses pour celui qui est en cause. Est-ce ici M. Lafontaine, ou le magnétisme ? Il m'a paru que c'était tous les deux !

Le magnétisme est une force qui existe dans la nature, comme l'électricité, et pourrait bien être de la même famille. De nombreuses expériences sérieuses et concluantes, et l'adhésion de savants et d'experts très haut placés, ont rangé ce fluide naturel au nombre des choses qu'on ne peut plus mettre en doute. Reste à savoir l'usage qu'on en peut faire ! Là commence la question délicate, et là aussi commence l'abus et le charlatanisme qui vient gâter dans ce monde les choses les meilleures et les plus utiles. Une discussion à ce sujet me mènerait trop loin aujourd'hui : mais mon but, en vous adressant ces lignes, est de séparer de ces questions la personne de M. Lafontaine, afin qu'on sache que cet homme aussi loyal qu'honorable, est connu de longue date et aimé de tous ceux qui le connaissent. Car établi à Genève depuis très longtemps il y a fait beaucoup de bien par son dévouement toujours bienveillant et charitable.

Si les expériences qu'il a faites à Lausanne n'ont pas été conduites de manière à satisfaire le public, s'il y a eu des apparences qui prêtaient à une interprétation douteuse, ou si une somnambule venant de Genève avec M. Lafontaine a déplu et confirmé la défiance, cela peut se comprendre de la part du public qui ne sait que ce qu'il voit ! Mais je désire vivement qu'on sépare de cette impression la personnalité de M. Lafontaine, et qu'on sache que pour le magnétisme comme pour tout autre phénomène, les expériences faites en spectacle sont toujours difficiles et chanceuses ; aussi je ne crains pas de prédire que si M. Lafontaine donne ici un cours de magnétisme, où des expériences demandées pourront être faites avec calme et sérieux, devant des personnes ne désirant que la vérité, les premières impressions seront entièrement modifiées.

Espérant que vous voudrez bien insérer ma lettre à titre d'explication, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

A. DE CONSTANT.

BENIGNA

HISTOIRE VILLAGEOISE

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

C'était le dimanche après la Pentecôte : les blés, déjà hauts, ondulaient sous la brise du matin ; l'églantier était en fleurs dans la haie.

Un jeune homme et une jeune fille se rencontrèrent dans le sentier qui traversait un champ de seigle. Le jeune homme, large d'épaules, de belle taille, avait la figure franche et douce. La jeune fille, portant à la main son chapeau à larges ailes, avait une de ces figures qui font rêver, tant l'expression jointe à la beauté des traits forment un poème.

La jeune fille salua d'un geste et en souriant. Le jeune homme lui tendit la main avec quelque hésitation.

— Bonjour, Georges ! Qu'as-tu ? dit la jeune fille. C'est aujourd'hui ma fête et tu n'as pas un mot d'amitié pour moi.

— Ton jour de fête ? Oh oui, tu es dans la plus belle époque de la vie, mais tes roses ont des épines.

— Qui donc ai-je piqué ?

— Ma mère. Tu l'as profondément offensée.

— Bah ! répondit la jeune fille avec dédain et en riant.

— Ne traite pas la chose si légèrement, dit le jeune homme. Tu ne sais peut-être plus du tout ce que tu as fait.

La jeune fille haussa les épaules.

— Hier, poursuivait-il, tu es allé à notre forge porter ton ouvrage. L'employé chargé de le recevoir t'a dit de saluer une vieille femme qui était là, mais tu lui as répondu : pfoui ! qu'elle reste loin de moi, et tu as ajouté des railleries et des injures. N'as-tu donc pas vu que c'était ma mère ?...

— Non !

— Mais quand elle t'a crié : « Je souhaite qu'on t'insulte de même, quand tu auras mon âge ! » Tu n'as pas vu que c'était elle. Dieu lui a, malheureusement, donné une vilaine taille, et, quand elle porte du charbon elle ne peut pas avoir la même élégance que si elle allait au bal. Mais lorsque tu l'as reconnue, pourquoi ne pas t'approcher d'elle et lui dire : « Pardonnez, je ne vous reconnaissais pas ? »

— Je n'en avais aucune envie.

— La colère lui ayant naturellement dicté de mauvaises paroles à ton adresse, tu as prié l'inspecteur de lui donner une prise de tabac pour voir comment ce vieux mannequin à effrayer les oiseaux fait la grimace quand il éternue, et là-dessus tu as ri aux éclats.

— Suffit ! répondit la jeune fille, je ris où il me plaît, quand il me plaît et de qui il me plaît. Laisse-moi passer, ou je marche dans les blés.

Georges se tira de côté, et Benigna poursuivit son chemin. Georges baissa d'abord les yeux, puis, tout à coup, les releva comme si on l'eût appelé ; mais Benigna poursuivait son chemin. Il la suivit jusqu'à une haie de hauts noisetiers, où il s'arrêta. C'était là qu'ils avaient échangé leur premier aveu d'amour. Il s'imaginait qu'elle se retournerait pour lui crier : « Ne m'en veux pas ! » Mais la jeune fille ne se retourna point. Il crut voir son visage et lire sa pensée : « Je sais bien que tu me regardes et que tu voudrais courir après moi, car je suis la belle Benigna. »

Nous l'avons déjà dit, elle était en effet fort belle ; elle le savait, chacun le lui disait ; les plus hardis le lui répétaient de vive voix ; les timides, du regard. Tout le monde lui souriait ; aussi se moquait-elle de tout le monde. Partout où elle allait, vieux et jeunes, riches et pauvres l'accueillaient avec joie. Comme le disait le vieil aubergiste de l'endroit, on voudrait respirer le parfum de son visage comme on respire celui de la rose. Toutefois Benigna sortait peu, elle était assidue à l'ouvrage. Elle brodait sur mousseline. Les fabricants d'Appenzeli, de Saint-Gall et jusqu'à ceux de l'Allemagne lui donnaient des dessins de rideaux, de mouchoirs de poche et autres articles semblables, et l'ouvrage qui sortait de ses mains avait toujours quelque chose de plus que le modèle ; on croyait y voir un reflet de sa beauté.

Depuis longtemps orpheline de père et de mère, Benigna vivait chez une cousine plus âgée qu'elle. Benigna avait quelque chose d'indépendant, de dominateur, et chacun se soumettait à son empire sans jamais lui résister. On l'avait engagée à se fixer en ville : on lui avait dit qu'elle y ferait fortune, mais elle n'en avait aucune envie, il lui suffisait d'être la plus belle de son village, la reine au bal et dans les parties de traîneau. De plus, depuis la dernière fête patronale du village, elle avait contracté un engagement d'amour avec Georges le forgeron, qui, par la beauté du visage et celle de la taille, était le seul qui parût digne d'elle.

Georges était fils unique d'une veuve âgée, contrefaite et infirme, mais qui pourtant ne reculait point devant l'ouvrage. C'était elle qui portait le charbon, ainsi que les autres fardeaux de la forge. Sa taille déjetée, les haillons dont elle se vêtait et la poussière noire dont elle était couverte, avaient provoqué chez Benigna l'accès d'hilarité insultante dont nous avons parlé.

Benigna ne songeait nullement qu'on pût garder du ressentiment d'une mortification ; tout lui était égal, injure ou flatterie : elle ne faisait cas ni de l'un ni de l'autre et vivait toute entière dans le moment présent.

Dès l'origine, la mère de Georges avait désapprouvé l'inclination de son fils ; elle lui prêchait des heures entières sur tous les maux qu'il s'attirerait en prenant une épouse aussi belle et à qui on répétait septante fois par jour qu'elle était adorable ; il le verrait assez quand il sortirait avec elle et que chacun lui ferait la cour. Jusqu'ici, ajoutait-elle, sa conduite est parfaitement irréprochable ; son seul défaut était de traiter tout le monde sans ménagements ; mais qui pourrait garantir que plus tard elle ne montrât un méchant caractère ?

Quoique Georges eut un profond respect pour sa mère, il ne faisait aucune attention à toutes ces remontrances. Et lorsqu'à tous ces griefs se joignit la grave offense rapportée au commencement de cette histoire, sa mère levant les bras au Ciel, le pria pour lui demander d'empêcher l'union de son fils avec Benigna.

Georges essaya d'adoucir sa mère ; il n'y réussit point.

Le soir il resta plus longtemps que de coutume à la maison, s'attendant à chaque instant que Benigna viendrait dire une bonne parole à sa mère ; il prit même la ferme résolution de ne plus retourner chez sa fiancée, de ne même plus la regarder qu'elle ne fût venue en personne demander excuse.

Après avoir attendu en vain, il réfléchit que Benigna ne viendrait pas toute seule et qu'elle attendait probablement qu'il vint la chercher pour l'accompagner. La vieille Brigitte (mère de Georges) remarquant ce qui se passait dans l'esprit de son fils, chercha à le fortifier dans sa première résolution.

Debout, près du jardin, Georges fredonnait tout bas l'air : « En été, en été, en été, c'est la plus belle saison, celle où les roses fleurissent au jardin et où les soldats marchent au combat ! » Lorsque sa mère fut rentrée à la maison, il se rendit en hâte auprès de Benigna, qui lui sourit. Elle savait bien qu'il ne pourrait passer un jour sans venir la voir, et lorsqu'il reprit l'histoire de l'injure faite à sa mère, elle le pria de ne plus recommencer cette ritournelle. Elle sut si bien l'enchanter qu'il fut au comble de la félicité.

(La suite au prochain numéro.)

La Société la *Vigie* nous donnera, le premier jour de l'an, une représentation au bénéfice des inondés. Elle a choisi son sujet, comme les années précédentes, dans l'histoire de notre pays. L'entrée du canton de Vaud dans la Confédération, ses premiers actes d'indépendance, la devise inscrite sur son drapeau et ses couleurs nationales, lui ont fourni un programme intéressant et patriotique, qui réunira d'autant mieux les sympathies de tout le monde, que son but est des plus louables.

Nous croyons savoir que l'étude de ce sujet a été bien dirigée et que sa représentation sur nos places publiques sera d'un charmant effet. Puisse une température un peu plus douce que celle du 1^{er} janvier 1868, venir en favoriser le succès.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

